

Le printemps avait depuis peu succédé à l'hiver ;
 Un hiver plutôt rude qui avait laissé quelques cicatrices bien visibles dans les ramures des savonniers et des aulnes de Corse bordant la rivière aux eaux émeraude. Quelques décennies plus tôt, c'étaient de vénérables platanes qui dispensaient leur ombre rafraîchissante sur ces berges séculaires. C'était avant que la maladie, venue par bateau des Amériques, ne les transforme en poussière. L'air sentait la verveine et le citron. La Sorgue coulait paresseusement sous les innombrables ponts enjambant les canaux qui découpaient la ville en une multitude d'îlots reliés par des rues étroites et des traboules exigües.

Toute l'architecture n'avait, à L'Isle-sur-la-Sorgue, qu'un seul but : protéger les habitants des excès du climat. Lorsque soufflait le mistral, il venait se briser contre les murs épais des maisons et perdait toute sa force dans ces ruelles labyrinthiques. Quand le soleil d'été incendiait la Provence, sa chaleur ne trouvait aucun passage entre ces murs si proches que l'on pouvait presque se toucher la main d'une habitation à l'autre.

Kristi Grangers avait décidé de flâner un peu sur les quais après avoir déjeuné à la terrasse du Grand Café de la Sorgue. Elle était arrivée des États-Unis six mois plus tôt, après une séparation douloureuse qui avait

littéralement fait voler son petit monde en éclats. *Exit* la jolie maison avec une barrière blanche qui entourait le jardin dans la banlieue chic de New York, la Jeep Grand Cherokee flambant neuve... Même FBI, son labrador qui prenait un malin plaisir à déterrer les fleurs de Miss Jonson, la voisine, avait préféré partir avec Vince, son ex-mari, lieutenant de police au New York Police Department. Étant donné la conduite exemplaire de son père avec sa mère, elle avait cru jouer la sécurité en épousant le partenaire de son paternel. Mauvaise pioche.

Après presque vingt années de mariage, ce salaud s'était tiré avec une fille plus jeune de dix-huit ans qui, de plus, était sa sœur.

Total, à quarante-cinq ans, elle s'était retrouvée à se bagarrer un soir comme une ado sur un trottoir avec celle dont elle avait changé les couches, bien des années plus tôt. Tout ça au moment où passait une voiture de patrouille. Elle avait écopé d'une nuit en cellule avec trois ivrognesses qui puaien le vin bon marché, récolté un œil au beurre noir et une amende pour rébellion. Sans oublier le regard furieux de son père lorsqu'il l'avait fait libérer, le lendemain matin.

Le point positif, c'était le nombre de types qui l'avaient courtisée après le divorce. Il faut dire que Kristi assurait côté physique : un mètre soixante-dix, un visage d'ange encadré par de beaux cheveux d'un blond doré tout à fait naturel, des yeux couleur d'eau claire et une silhouette craquante malgré une taille, selon elle, trop épaisse qui la complexait un peu, mais lui donnait réellement encore plus de charme.

— Excusez-moi, vous êtes d'ici ?

Kristi dévisagea le grand type mince à lunettes qui venait de l'aborder avec à son bras une jeune femme aux joues pleines de taches de rousseur. L'accent ne trompait pas. C'étaient des Anglais, probablement du sud-est de l'île. Elle hésita sur la réponse à donner. Après tout, elle avait décidé de s'installer ici pour couper les ponts avec son ancienne vie, alors elle n'était plus vraiment américaine.

— Mais bien sûr, affirma-t-elle avec aplomb en masquant parfaitement ses intonations anglo-saxonnes.

Kristi parlait cinq langues, presque sans accent.

— Nous cherchons le Village des antiquaires. Est-ce que vous connaissez ?

Il s'agissait du plus vieux regroupement de brocanteurs professionnels de L'Isle-sur-la-Sorgue, troisième capitale européenne de la brocante après Londres et Saint-Ouen. Ce n'était pas très loin. Elle leur expliqua rapidement le trajet. Ils la saluèrent d'un « *thank you* » et prirent la direction qu'elle leur avait indiquée.

Kristi soupira en les regardant s'éloigner main dans la main : *Dans combien de temps te laissera-t-il tomber pour une plus jeune, ma pauvre fille ?*

Les premiers touristes étaient déjà là, en avance pour profiter de la douceur précoce de la saison.

La cloche de la Collégiale sonna trois coups. Kristi avait rendez-vous dans moins de dix minutes avec l'artisan qui retapait la petite boutique d'antiquités qu'elle avait achetée avec la prime versée par Vince pour éviter un long et coûteux procès. Depuis toujours

elle se passionnait pour les vieux objets. Alors, quoi de mieux que de venir s'installer dans cette cité qui avait été le berceau de sa famille, les Monier, un peu plus d'un siècle plus tôt ?

Elle pressa le pas et fit le tour de la ville par les quais. Elle arriva dans la rue Carnot et poussa un profond soupir de dépit en constatant que les ouvriers n'étaient pas à l'œuvre. Les travaux d'aménagement avaient déjà pris trois semaines de retard. À chaque fois, Maurice Ramirez, dont la carte de visite affichait pompeusement « Vos murs lui diront merci », avait une bonne excuse : pénurie de matériaux, employés malades, le petit qui faisait les dents et l'avait empêché de dormir...

Le bâtiment était un très vieil immeuble à un étage et demi dont la façade, grossièrement crépie, l'avait tout de suite séduite. À l'origine, les murs étaient teintés en rouge et elle avait décidé de leur redonner leur couleur première. Le nom de l'établissement s'était imposé de lui-même : « La Maison rouge ».

Kristi leva les yeux au ciel en apercevant la silhouette replète de Maurice Ramirez dont la démarche chaloupée ne laissait aucun doute sur le fait qu'il sortait du Café de l'industrie, juste au coin de la rue. Qu'allait-il encore inventer pour justifier que les travaux n'avançaient pas ?

— Attention, la voit...

Kristi n'eut pas le temps de terminer son avertissement avant le choc. Une vieille Peugeot 205 rouge à la peinture écaillée, qui arrivait sur la droite, percuta l'artisan. Celui-ci fit une roulade sur le capot et s'étala sur l'asphalte.

Une jeune femme descendit, paniquée, du véhicule et se précipita vers la victime qui tentait de se relever en poussant de petits cris d'oiseau :

— Aïe, aïe, aïe ! Elle m'a toué ! Yé suis mort... Aïe, aïe, aïe...

Kristi, qui avait accouru, aida l'artisan à se remettre sur ses pieds.

— Allons, Ramirez, vous n'avez rien !

— Yé crois qué yé le bras cassé !

Kristi l'examina attentivement, mais à part quelques égratignures sur la paume de la main et sur les avant-bras, elle ne releva aucune blessure sérieuse. Ramirez devrait tout de même consulter un médecin.

La conductrice paraissait effondrée :

— Je suis désolé, Monsieur, je ne vous ai aperçu qu'au dernier moment, lorsque vous sortiez de la rue...

— Aïe, aïe, aïe ! répondit-il seulement.

Kristi lança un regard assassin à la jeune femme. Elle avait bien vu que Ramirez avait traversé sans faire attention, mais ce qui la mettait en colère, c'était qu'elle était sûre que l'entrepreneur allait profiter de cet accident pour faire durer les travaux.

— Je... je suis assurée, bredouilla la conductrice. Ne vous inquiétez pas, mon assurance prendra tout en charge.

Une dizaine de minutes plus tard, une ambulance des pompiers emmenait Ramirez qui poussait toujours ses drôles de petits cris, tandis que les gendarmes, qui apparemment connaissaient la conductrice, contrôlaient son alcoolémie.

— Négatif ! dit le militaire. Tu as de la chance, Linda.

La conductrice haussa les épaules, signa le constat et remonta dans sa voiture. Le moteur toussa deux ou trois fois puis resta muet. Linda s'écroula sur son volant et se mit à pleurer.

Kristi s'approcha par la fenêtre ouverte :

— Pas notre jour, pas vrai ? Allez, calmez-vous, on va trouver deux ou trois costauds pour pousser votre tas de ferraille sur une place de stationnement et je vous invite à boire un café. Au fait, je m'appelle Kristi Granger... Monier.

— Linda Tomaso !

Les deux femmes s'installèrent sur la terrasse du Café de l'industrie qui dominait la Sorgue.

Elles attendirent quelques secondes, sans parler, qu'un serveur vienne prendre leur commande.

— Le gendarme était l'un de vos amis ? questionna Kristi.

— Un ami de mon mari, enfin de mon ex-mari, plutôt. Il est militaire.

— Ah, je vois. Je suis divorcée d'un flic, également !

— Bienvenue au club. Et le monsieur que j'ai... renversé ? C'était...

— Juste le type qui devait terminer l'agencement de ma boutique et qui avait déjà presque un mois de retard.

Linda fit une grimace :

— Je suis désolée, vraiment !

— Je crois qu'il ne me reste plus qu'à relever mes manches et à m'y mettre.

— Et si je vous donnais un coup de main ? Gratuitement bien sûr. Je vous dois bien ça après tout ! s'exclama Linda avec un tel entrain qu'elle bouscula la table et envoya valdinguer son verre sur un client qui occupait la place voisine.

— Oh, désolée, Monsieur, je suis tellement maladroite.

L'homme contempla avec consternation sa chemise blanche sur laquelle s'étalait une large tache jaune et

collante de jus de fruits. Galant, il fit signe qu'il n'y avait pas de mal, tandis que le serveur lui apportait quelques feuilles d'essuie-tout et passait un coup de torchon devant la gaffeuse.

Linda se tourna vers Kristi :

— Alors, que pensez-vous de ma proposition ? De toute manière je suis au chômage. Je n'ai rien de mieux à faire.

Kristi fit la moue. Cette femme lui paraissait être un vrai chat noir :

— C'est une offre alléchante, mentit-elle, je vais y réfléchir.

Linda, toujours aussi enthousiaste, poursuivit :

— Vous savez, je suis une excellente bricoleuse. J'ai refait toute la déco chez moi.

Après tout, pourquoi pas ? pensa Kristi en s'apercevant qu'elle était en France depuis six mois déjà et qu'elle ne connaissait grand monde. Un peu d'aide serait la bienvenue, à condition qu'elle ne se transforme pas en catastrophe. Elle lui tendit la main par-dessus la table en prenant garde au seul verre encore debout.

— Marché conclu !

— Alors, d'accord, le temps de faire dépanner ma voiture, de passer chez moi pour me changer et je vous retrouve à votre commerce. Ça va être chouette, je suis sûre que l'on va s'entendre comme larrons en foire.

Kristi lui fit signe qu'elle ne connaissait pas cette expression.

— Je vous expliquerai, répondit Linda en se levant brusquement. Et au fait, si on se tutoyait ?

Kristi repartit vers sa boutique en se demandant si elle n'avait pas fait une erreur en acceptant l'aide de Linda. Elle monta à son appartement qui se trouvait au-dessus du local encore encombré d'échelles et de pots de peinture et se changea. Salopette à la Charlot, casquette des Yankees renversée sur la tête et gants de ménage roses, quelques minutes plus tard, elle était fin prête pour prendre la suite de Ramirez. Finalement, l'artisan avait tout de même avancé et il ne restait que quelques finitions, et surtout un énorme nettoyage suivi d'un mégarangement. Deux jours de boulot au moins.

— Salut, me revoilà !

Au bout d'une heure, Linda arriva en bleu de travail et bandana rouge pour cacher son abondante chevelure noire, remontée en chignon sur sa nuque.

Kristi, juchée en haut d'un escabeau, lui fit signe de prendre un pinceau.

— Il faut finir toutes les plinthes... sans déborder, hein ?

Linda leva un pouce pour signifier que c'était dans ses cordes.

Les deux femmes travaillèrent tout l'après-midi en parlant de choses et d'autres, sans toutefois s'étendre sur leur vie privée. Vers dix-huit heures, le boulot était pratiquement terminé.

— Eh bien ce n'était pas si terrible, dit Kristi. On se retrouve demain matin pour nettoyer et ranger ?

— Pas de problèmes ! Mais pas avant dix heures, car j'ai rendez-vous avec le principal du collège de ma fille.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Liliane, mais elle déteste ça. C'était une idée de son père. Alors on l'appelle Lilou, elle a quatorze ans. Et toi, tu as des enfants ?

Kristi fit la moue :

— Non, Vince et moi, on travaillait trop. Lui avait son boulot de flic et moi, je bossais dans la pub. On n'a jamais trouvé le temps de s'y mettre.

Linda décela une pointe de tristesse dans la voix de l'Américaine.

— Tu sais, c'est du bonheur, mais aussi tellement de soucis.

Kristi hocha la tête. Ce qu'elle ne dit pas à Linda ce jour-là, c'est que Vince avait trouvé le temps d'en faire un, de gamin, à Abigaïl, sa sœur. Et puis zut après tout, pourquoi ressasser tout ça ?

— Et si on allait prendre un verre ! proposa-t-elle. À condition de ne rien casser !

Linda éclata de rire. Elle était consciente de sa maladresse et savait se moquer d'elle-même.

— Promis, juré ! Allez, viens mon larron. Allons faire la foire.